

Préparation Rieux Volvestre

Référence : Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, « Histoire de la cité de Rieux -Volvestre et de ses évêques » par le Chanoine Jean Contrasty.

Rieux

Lovée dans une boucle de l'Arize, la cité est pleine de charme avec ses ruelles aux vieilles maisons à pans de bois dominées par le rose d'une des plus belles tours du toulousain.

La première mention du site apparaît en 955 lorsque l'église fut vendue par l'évêque Hughes de Toulouse à Amélius Simplicius. Celui-ci ne portait aucun titre mais, avec d'autres propriétaires, dominait cette partie du Volvestre. Il donnera la paroisse de Bassaou aux moines de Lézat et dans son testament en 997 donnera des églises et alleux (terres libres sans impôts.)

A la fin du Xème siècle son héritier donnera cette église ainsi que des terres à l'abbaye Saint Pierre de Lézat qui y fondera un prieuré mentionné en 1119.

Au 12^{ème} siècle l'abbaye créera un village en paréage avec les Tersac, seigneurs des lieux après l'extinction de la famille d'Amélius, faute de descendance. Ils prêteront hommage aux comtes de Toulouse pour les biens du Volvestre toulousain et aux comtes de Comminges pour ceux du Volvestre commingeois.

En 1238 Gentil de Gensac, de la branche cadette des Tersac, abandonnera la moitié de la seigneurie qu'elle détenait en fief au comte de Toulouse. Son frère Adhémar et son cousin Roger III de Tersac continuèrent à jouir de leurs biens et prêteront hommage en 1249 à Alphonse de Poitiers puis, à la mort de ce dernier en 1271 la ville sera rattachée à la couronne.

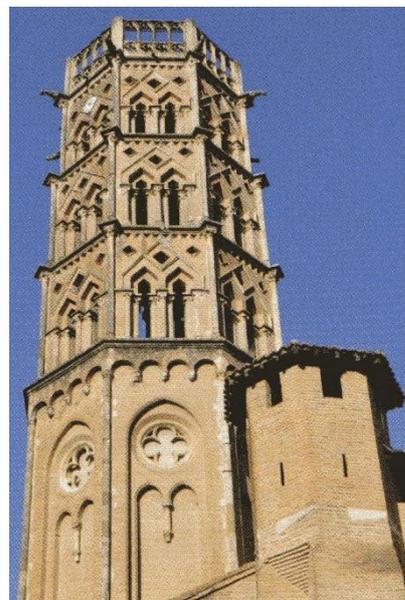
Elle deviendra « jugerie » en 1272, car vers la fin de Raymond VII, puis sous Alphonse de Poitiers, sera institué un officier particulier chargé de surveiller les vassaux voisinant le comté de Toulouse. Ces nouveaux officiers, appelés juges, reprirent aux « Bayles » une partie de leur pouvoir judiciaire. Leur ressort, la jugerie pouvait englober plusieurs « Baylies ». C'est à partir du XIIIème qu'un officier fut chargé de faire respecter l'autorité du roi, les « baillis », dans une circonscription du royaume appelée baillage. Dans le sud il portait le nom de sénéchal. Ainsi furent ouvertes des jugeries en Albigeois, Lauragais, Villelongue, Rieux, Rivière et Verdun.

Les Dominicains s'y installeront en 1275, bientôt suivis par les franciscains. Elevée au rang de cité épiscopale en 1317, Rieux s'imposera comme capitale du Volvestre. La seigneurie appartient aux Montaut en XIIIème, puis aux Levis le siècle suivant. Au XVème siècle les Tersac, Marquefave et Jean de Vaxis étaient coseigneurs.

La révolution désignera Rieux comme chef-lieu de canton qui sera ensuite rattaché à la sous-préfecture de Muret. En 1801 le concordat supprimera le diocèse de Rieux.

La cathédrale Sainte Marie

L'église primitive se trouve mentionnée au Xème siècle assise sur les maçonneries de l'ancien château fort et placée sur une partie plate. Au XIIème l'abbaye de Lézat procédera à des travaux d'agrandissement, le chœur sera réservé aux moines et la nef au culte. Elle sera fortifiée au XIIIème Le village prenant de l'importance un nouveau chœur sera construit au XIIIème et le clocher mur



élevé. Le chœur construit pour le chapitre sera meublé de stalles de noyer et chênes confectionnées par les sculpteurs Jean Froment et Georges Legoust de Toulouse et inspirées de celles de la cathédrale Saint Etienne de Toulouse.

En 1330 après la chute de la flèche du clocher, l'évêque Jean Tissandier décida d'agrandir l'édifice vers l'ouest en incorporant dans la nef unique le sanctuaire de l'ancien prieuré. L'Eglise sera à nouveau consacrée en 1450.

La tour octogonale du clocher est inspirée du clocher des jacobins de Toulouse. A la fin du XIV^{ème} la foudre frappa la flèche qui en retombant détruisit une partie de la nef, les trois étages de baies et la balustrade seront reconstruits dans la seconde moitié du 17^{ème}

Devant la cathédrale les maisons à colombage des 15 et 16^{ème} abritent l'hôtel de ville témoignant de la grandeur passée de la ville.

Cette petite bourgade devint un évêché grâce au pape Jean XXII.

Voisin le village gaulois de Saint Julien offre une activité s'articulant autour de la vie des gaulois avec des ateliers de vannerie, d'orfèvrerie, de poterie, de forge, de tissage...

Le pape Jacques Duèze

Jacques Duèze naquit à Cahors en 1244, issu d'une famille de bourgeois aisés de la ville, sa mère descendant d'une famille de banquiers.

Il fit ses études chez les Dominicains de Cahors, puis le droit à Montpellier et à la Faculté de Théologie de Paris. Il deviendra enseignant à Toulouse.

Il sera désigné archi prêtre de Cahors, chanoine de la cathédrale Saint-Front de Périgueux, archi prêtre de Sarlat et doyen du Puy. Il occupera la fonction de clerc du roi de Naples Charles II d'Anjou et fera partie de l'entourage du fils Louis à Toulouse.

Evêque de Fréjus en 1300, il sera appelé par Charles II d'Anjou comme chancelier de Provence en 1308. Il deviendra évêque d'Avignon le 18 mars 1310 puis cardinal évêque de Porto en 1313.

Une élection difficile

Après la mort du pape Clément V le sacré collège se réunira le 1^{er} mai 1314 à Carpentras pour élire un remplaçant. Mais les luttes entre Italiens, Gascons et Français ne permirent pas d'obtenir de successeurs au bout de deux mois.

Le 24 juillet le conclave fut attaqué et des assaillants qui pillèrent la ville emportèrent le trésor de Clément V destiné à la croisade, les cardinaux s'enfuirent.

Deux ans plus tard la chrétienté était toujours sans pape.

Sur l'initiative du comte Philippe de Poitiers, frère du roi de France Louis X le Hutin, un nouveau conclave se réunira avec mauvaise grâce à Lyon en mars 1316. Alors le 8 juin, sous prétexte de célébrer un service funèbre au roi défunt, le comte rassemblera le collège des cardinaux dans l'église des Dominicains. Celle-ci cernée par la troupe verra ses ouvertures murées pendant l'office. Les cardinaux furent obligés de trouver un pape.

Il fallut pourtant attendre le 7 août pour que trois cardinaux proposent le candidat, déjà proposé par Philippe de Poitiers. Ce fut Jacques Duèze, en qui ses confrères ne voyaient qu'un vieillard souffreteux. Le pape était âgé de 72 ans, et son aspect chétif, son teint pâle et sa voix fluette cachaient une robuste santé.

Le nouveau pape fut couronné sous le nom de Jean XXII le 5 septembre dans la ville de Lyon en fête.

Il rejoignit Avignon et débarqua au pied du pont Saint Bénézet le 2 octobre pour s'installer dans le palais épiscopal qu'il connaissait bien.

Le choix d'Avignon

Si Clément V avait fait une simple halte à Avignon, le nouveau pape s'y installa. L'église possédait le comté Venaissin depuis le traité de Paris et le découpage du comté de Toulouse sous Raymond VII. Car dans ce traité le comte précisait : « quant aux païs et domaines qui sont au-delà de ce fleuve (Rhône) dans l'empire, avec tous les droits qui peuvent m'appartenir, je les ai cédés précisément et absolument à perpétuité à l'église romaine. » Avignon ne faisait pas partie de cette donation mais se trouvait aux carrefours d'axes de communications.

Neuf jours après son élection, le 16 août, il se réserva la disposition du couvent des frères prêcheurs. Il nomma cardinal son neveu évêque d'Avignon, sans lui donner un remplaçant afin de disposer du palais épiscopal et il adapta celui-ci à la nouvelle charge.

Profitant de sa connaissance des lieux il réorganisa et s'imposa comme un remarquable administrateur et un grand bâtisseur. Il fit construire un château-neuf dans le futur lieu de Châteauneuf-du-pape de 1317 à 1333.

Son amour du bon vin lui fit acquérir en 1317 un domaine auprès de Jean II dauphin du Viennois et de la ville de Valréas pour 16000 livres, somme qu'il récupéra par imposition sur les villes et villages du comtat Venaissin.

Il fit aussi construire d'autres châteaux neufs à Bédarrides, Barbentane, Châteauneuf de Gadagne, Noves et Saint Laurent des Arbres. Pour les décorer et orner il utilisa les talents d'un franciscain de Toulouse qualifié de « peintre du pape », Pierre du Puy.

Lorsque l'abbé de Cluny rétrocéda Pont de Sorgues en 1322, lieu d'installation depuis 1274 de l'atelier de frappe des monnaies pontificales, le pontife y fit aménager le premier palais des papes près du château des comtes de Toulouse.

Problèmes

Un complot fut ourdi contre le pape et celui-ci en tira une bulle pontificale de 1318 qui élargira les pouvoirs des inquisiteurs afin d'intenter des procès aux sorciers et sera un des initiateurs de la future chasse aux sorcières.

Les franciscains suscitèrent un profond débat sur la pauvreté dans l'église qui secoua toute la chrétienté, et l'ordre des frères mineurs se scinda entre conventuels et spirituels. Pour calmer les tensions le pape canonisa le 7 avril 1317 l'archevêque franciscain de Toulouse, proche des spirituels.

Il ordonna que toutes les minorités revêtent l'habit des conventuels et obéissent à leurs supérieurs sous peine d'excommunication. Les partisans de la pauvreté absolue de l'ordre entrèrent en révolte ouverte. Aussi les bulles papales des 30 décembre et 23 janvier 1318 les excommunièrent, et cinq d'entre eux furent arrêtés et jugés coupables, quatre furent brûlés vifs le 7 mai 1318 dans le cimetière des Accoules à Marseille.

En dépit des concessions du pape des divergences éclatèrent à nouveau au début de l'année 1322. Le 8 décembre le pape répondit par la bulle « ad conditionem canonum » décidant que le siège apostolique se décharge de tous les biens qu'il gérait en leur nom aux « pauvres » franciscains.

La restructuration des diocèses

Entre 1317 et 1318 le pape portera de grandes modifications à la majorité des diocèses du sud de la France. Ainsi celui de Toulouse sera amputé des diocèses de Saint Papoul le 22 février 1317, de Lombez le 11 juillet et de Lavaur le 26 septembre.

Pour faire accepter sa réforme il élèvera Toulouse en Archevêché le 26 mai.

La même année Castres naîtra du diocèse d'Albi, Condom de celui d'Agen, Rieux le 11 juillet et Mirepoix le 27 septembre de celui de Pamiers et Cahors perdit Montauban le 25 juin, Tulle et Rodez, Vabres sortirent le 1 août de celui de Limoges et St Flour le 22 février 1318 du diocèse de Clermont.

En multipliant les évêchés il remettait le pouvoir spirituel à des prélats citadins alliés de la bourgeoisie marchande. Il créera à Cahors en 1332 une université pour renforcer cette élite.

Il réorganisera aussi l'ordre des Hospitaliers du Comtat Venaissin en se faisant restituer les possessions que les hospitaliers de l'ordre de St Jean de Jérusalem géraient dans le comtat depuis 1276.

Le pape fera expulser les juifs du comtat qui se réfugièrent en Dauphiné et Savoie.

Le 4 décembre 1334, à l'aube, le pape mourut à 90 ans après dix-huit ans de pontificat. Il fut inhumé à sa demande en l'Eglise Notre Dame des Doms à Avignon, qu'il avait fait agrandir. Son tombeau est un magnifique monument qui servira de modèle à ses successeurs

Balade Rieux du 10 Décembre 2023.

A 8 heures l'ombre commence à faire place à un peu de clarté. Et plus de soixante personnes se pressent à la montée dans le grand bus. Mais la progression est bien ralentie par le besoin de se couler dans les sièges très rapprochés à grand fracas de voix bien éveillées. Il faut se glisser comme une sardine dans sa boîte, nager dans l'étroit couloir et tant pis pour ceux qui ont de grandes jambes.



Le trajet se retrouve assombri en rejoignant une fluidité brumeuse où l'horizon se dissimule derrière une épaisse couche de brumasse apportant un peu d'opacité. Le péage de Muret apparaît brutalement, noyé dans le brouillard épais et dense, avec une vision très restreinte. A l'avant, seuls les phares des véhicules de l'autre sens sont discernables.

Par instant une accalmie, provoquée par le réchauffement végétal, permet de distinguer les feuilles bariolées aux couleurs chaudes de l'automne tardif. Les peupliers arborent encore une partie de leur ramure jaune mais commencent à faire apparaître troncs et branches. Les bordures herbeuses sont couvertes de myriades de gouttes de rosée rendant le scintillement des surfaces évanescant.

Le parking, près des terrains de football est vaste et le kiosque permet de trouver une assise pour la prise des chaussures de marche.

C'est en une longue file indienne que nous traversons la vieille ville entre les vieilles maisons de briques, dont certaines se désagrègent sous les assauts du temps et aussi des oiseaux dont les pigeons qui raffolent des joints et participent à la détérioration.

Avant la halle à droite, une première maison à colombage confirme l'approche du centre ancien. La rue de l'évêché fondée en 1317 sous le pape Jean XXII est en pente descendante. A gauche l'église

massive offre son porche aux regards.

Nous rejoignons le pont étroit en dos de mouton, sur l'Arize.

Cette rivière qui a creusé la grotte du Mas d'Azil et qui va rejoindre la Garonne avant Carbone.



En se penchant à droite on perçoit les gargouilles chargées d'évacuer l'eau, avec une bizarrerie, un des motifs représentés semblant téléphoner.



A gauche l'on découvre le soubassement de l'église émergé. Plus de trois mètres d'épaisseur de briques soutiennent la forteresse « aux pieds d'argile ».

Nous prenons la petite route montante sur la gauche nous offrant une vue de dessus d'un parc où s'étale majestueusement un très haut cèdre bien structuré.

Au niveau de l'ancien lavoir la montée s'accroît vers la droite. Au fond de l'horizon le soleil troue le brouillard et devient éblouissant, comme un phare irradiant son

illumination. En contrebas un immense tapis formé par les prés reflètent les scintillements des perles de rosée. Sur le bord herbeux des tiges de graminées immobiles, vulpins ou dactyle aux épillets bruns ou de hauts chardons couronnés de leurs pédoncules élargis, incitent au souvenir attristé d'une autre saison.

Dans le fond du vallon les arbres ont des feuillages offrant une palette allant du jaune à des bruns plus ou moins foncés en passant par des orangés. Des teintes douces et chaudes qui flattent la vue et dont émergent quelques troncs dépouillés et bruns. Nous prenons à droite pour rejoindre un chemin herbeux et humide, salués par une meute lointaine qui marque sa fierté.



Les bords sont couverts d'une végétation verte ainsi que la bande du milieu, tandis que les traces creusées par les pneus de véhicules agricoles sont plus terreuses, mais demeurent solides. Le passage d'équidés a laissé du crottin qu'il faut éviter d'écraser.

Puis le sol devient plus délavé et il faut rabattre la marche sur les côtés enherbés. C'est un passage bucolique où le rêve peut s'initier et vagabonder sur les vallonnements harmonieux, vidant la tête agréablement.

Il faut parfois naviguer entre des trous d'eau que la pluie récente a bien remplis. Sur la gauche, la pente s'estompe vers le fond et le ruisseau, couvertes de broussailles enchevêtrées formant une

barrière naturelle exubérante et infranchissable. Quelques pissenlits fortement têtus élèvent leurs fleurs jaunes. Un rare gazouillis atteste que les volatiles ne sont pas tous partis vers un climat plus doux.



La brume disparaît, évaporée par un soleil qui réussit sa percée, l'herbe devient plus haute et les rayons font briller les talus disséminant des milliers de flashes lumineux éclatants et fugaces.



La montée s'effectue sur le sentier plus herbeux et constellé des petits paillassons de feuilles de chênes amortissant les pas. De hautes touffes de graminées pointent leurs longues tiges ternes.

Des roches apparaissent, entre les feuilles virant du jaune au brun, rendues nues par l'érosion, marques d'un sous-sol rocheux et d'une couche végétale peu épaisse.

Interminable grimpée qui pourtant laisse

apercevoir un soleil lumineux, tout là-haut. Est-ce enfin le sommet ?

Nous arrivons sur une petite route bordée de l'autre côté par un immense champ dont le dévers se sur le vallon se trouve magnifié par le vert puissant de la pousse du colza, à perte de vue.

Le groupe s'agglutine sur la route en attendant la sortie de la fin du groupe. Mais il faut rapidement prendre position sur les côtés car une voiture débouche du virage sans prévenir. Heureusement des oreilles perçantes ont favorisé l'émission d'un hurlement qui a fait réagir l'ensemble. La sécurité est toujours un élément qu'il faut respecter et où chacun doit participer.

Nous prenons la route descendante où sur la droite se dévoile une vue lointaine et majestueuse sur la longue barrière Pyrénéenne. Les sommets blanchis sont mis en valeur par l'horizon bleuté d'où ils se découpent parfaitement. C'est un panorama gigantesque, prodigieux en formes arrondies, des paysages générant une douceur déstressant l'âme avec la vue de cette infinitude reposante.



La route montante semble nous rapprocher des cimes avec ses pics pointus comme aiguisés par des géants. A droite le patchwork des vallons cultivés ou non s'étale jusqu'au clocher de l'église de Rieux tout là-bas.

Les terres brunes labourées, le verdâtre du passage de la herse au vert tendre de semis, toutes ces teintes s'entrecoupent avec des bosquets aux couleurs automnales et des haies salvatrices pour

l'environnement.

Nous descendons sur l'asphalte, après une courte halte vers l'indicateur du lieu où un sculpteur local confectionne des collections d'œuvres colorées.

C'est une marche tranquille, guillerette, nous passons devant une belle espace de parking de grande caravane, proche de la maison dissimulée en contre bas de la route, abritée par sa haie de buisson ardent, pyracantha aux grappes de baies rouges, gourmandises pour oiseaux.





A droite les près s'étendent sur la pente jusqu'au fond de la combe.

Un arrêt à l'intersection de routes nous permet d'admirer les montagnes au loin. A gauche les Pyrénées Ariégeoises disposent d'un léger enneigement tandis que sur la droite les sommets autour du pic du Midi sont complètement blanchis, se découpant en relief sur le ciel bleu. Deux chasseurs viennent donner libre cours à leur meute de chiens courant et aboyant de

concert, heureux de cette liberté.

En prenant à droite nous nous engageons sur une ligne de partage vers Pise Vinaigre dont la vaste entrée est bordée d'harmonieuses boules végétales magiquement taillées. Nous suivons la crête qui a la rare chance de permettre de visionner les deux penchants, qui enchaînent valls et collines dans une agréable perspective jusqu'au mur de l'horizon.

Sur ce chemin agréable, et sous un soleil réchauffant, cela devient une grande respiration pour le corps et l'esprit. Il s'agit d'une action de grâces envers cette nature prolifique en charme et harmonie, mais aussi saluer le travail d'agriculteurs qui pendant des dizaines de siècles ont entretenu et valorisé ces trésors.

Sur cette barre centrale, éperon avançant vers les vallées, le bitume se trouve percé par des touffes invasives de *Gastroidium*, fétuque ou paturin aux tiges fines et droites érigées vers le ciel.

La petite route ne doit pas subir de lourds transports car la vétusté du revêtement n'est pas particulièrement endommagée, au regard de la puissance végétale reprenant ses droits. Puis la voie descend vers la gauche et nous continuons dans un chemin desservant les champs.

Au loin dans les bois deux coups de feu confirment la chasse à de rares lièvres.

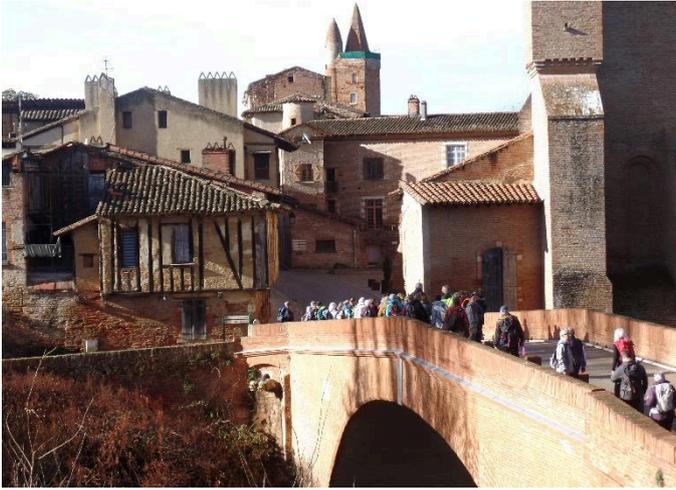
A droite le champ de Tournesol comporte les restes d'une quinzaine de centimètres des tiges récoltées, espace comme dévasté attendant un griffage.

Nous voici au belvédère offrant une vue sur les montagnes et le bocage du Volvestre, agrémenté de table et bancs de bois.



Après un instant de repos et une dernière vision de l'élégante chaîne Pyrénéenne il faut entamer la descente. Celle-ci est tout d'abord de faible pente, la sente est couverte d'un matelas de feuille en décomposition qui peut entraîner des glissades, mais s'avère souple quoiqu'un peu spongieuse.

Lors de virage la pente augmente et le sentier devient plus détrempe.



Il faut marcher près de bords sur les parties herbeuses pour éviter la terre imbibée. Il s'agit d'une descente où les bâtons sont appréciés pour amortir genoux et cuisses et aussi affermir la stabilité par une dépose des pieds garantie.

Et puis au bout d'un virage voici le retour vers la civilisation avec les premières maisons. Le chemin rejoint une route qui continue de descendre jusqu'au cimetière sur la droite. Celui-ci se situe à la place de l'ancien château féodal, dominant l'Arize et

le couloir de passage. L'église placée sur l'autre rive a vu le village se construire en prolongement. La vue est superbe sur la massive forteresse église en équilibre sur la berge de la rivière. Un peu plus loin on perçoit sur le toit de l'ancien évêché une petite pyramide en briques ainsi qu'un monticule conique rappelant les toitures de vieilles maisons de terre de Tombouctou. Le petit pont initial permettait l'accès par une porte adossée à la vieille maison à colombage, vestige de cette période. Un régal pour les photographes amateurs à la quête de souvenirs de la journée.

Alors il faut remonter la ville ancienne pour rejoindre le bus afin de poser les chaussures heureusement peu boueuses, et autres sous-vêtements trempés de sueur, avant de retourner vers la halle, devant le restaurant.



En effet il s'agit de la dernière balade de l'année et la tradition veut que le repas soit plus festif. Ce jour nous occuperons tout le restaurant qui a dû resserrer ses tables. Mais chacun trouvera sa place, confortablement installé sur des chaises qui collaborent à la détente après les quelques 7 à 8 km du matin. Il est temps de passer aux agapes dans un brouhaha joyeux et sonore.



Le repas, concocté par Jacques, est composé d'une salade de gésiers découpés, de paleron longuement mitonné avec sauce délicieuse, un morceau de tarte maison et d'un café, le tout agrémenté d'un vin local.

L'ambiance se traduit par les conversations multiples à toutes les tables, souvent ponctuées de rires, et de joie d'être là. Comme à chaque fois le photographe Jean-Pierre effectue ses clichés des participants.



A la sortie nous nous regroupons sous la halle pour un instant de partage mémoriel. Aujourd'hui il s'agit du chiffre zéro et des lapins de Fibonacci ou la loi des chiffres.

Vers 2000 avant JC les Babyloniens utilisaient une numérotation sexagésimale, base 60, dont demeure le cinquième, la douzaine, qui demeure utilisée pour les œufs ou autre. Ils utilisèrent des colonnes et pour celles vides créèrent les 2 clous inclinés pour représenter le vide vers - 500. Mais il ne s'agissait pas d'un chiffre.

La véritable histoire du zéro commença en Inde. La civilisation de l'Indus utilisait la numérotation de position avec 10 symboles de 0 à 9 grâce à laquelle ils pouvaient représenter n'importe quel nombre. Des écrits et ouvrages d'astronomie et de mathématique, datant de vers 510, témoignent que le zéro existait en Inde.

De 707 à 718 les Musulmans s'emparèrent du Penjab et vers 716 l'héritage astronomique et mathématique indien sera transféré à Bagdad. Les savants musulmans contribuèrent ainsi à faire connaître les méthodes de calcul de l'indus.

Le zéro qu'il nommèrent « as-sifr » c'est-à-dire le néant, se propagera jusqu'à l'occident chrétien.

Au Xème siècle, Gerbert d'Aurillac, le pape de l'an 1000, qui s'était initié au calcul indo-arabe lors de ses voyages, tentera de l'introduire en Europe. Mais il se heurtera à un conservatisme et pendant deux cents ans la numérotation indienne restera connue que par des initiés.



Ce refus de ce chiffre était d'ordre idéologique et philosophique car on ne pouvait construire quelque chose avec le « rien ou le vide ». D'autre part le chiffre 1 représentant dieu il était inconcevable qu'un autre chiffre le devance. Le chiffre zéro était diabolique et la religion, comme toujours, un sommet de l'ignorance.

Il faudra attendre le XIIIème et l'influence d'un grand mathématicien italien Léonard de Pise, ou Fibonacci, pour voir apparaître le zéro. En 1202 il publiera le « Liber Abaci », traité de l'abaque qui contribuera à la diffusion des chiffres « dits arabes » et donc du zéro, appelé « Zéphirum ».



Ce mathématicien italien Léonard de Pise qui vécut aux environs de 1170 à 1250 avait accompagné son père en Afrique, celui-ci travaillant pour le compte de marchands de Pise, et il avait découvert les neuf chiffres indo-arabes et le fameux zéro.



Appelé « sifr ou zephirum » il l'italianise en zefiro qui par contraction deviendra zéro. Dans son ouvrage de 1202, le « liber abaci » ou livre des abaques, il expose un problème de multiplication de couple de lapins qui le rendra célèbre.

Sachant qu'un couple de lapins donne vie chaque mois à un nouveau couple et que celui-ci devient fécond après deux mois, combien obtiendra-t-on de couples après un certain nombre de mois ?

Ainsi le premier mois il y a le couple initiateur, le second mois toujours ce même couple mais le troisième il y aura naissance donnant deux couples. Le quatrième mois il y a à nouveau naissance pour le premier couple soit 3.

Puis le mois suivant naissance du couple 1 et du 2 donnant cinq et ainsi de suite.

Il en déduira une suite de chiffre 1 -1 -2 -3 -5 - 8 -13 -21 -34- 55 -89 -144..., qui sera baptisée suite de Fibonacci avec deux particularités :

Lorsque l'on additionne, à partir de 3 les deux derniers nombres on obtient toujours le suivant. Seconde particularité, en faisant abstraction de l'initiation de 1 à 3, lorsque l'on divise le dernier chiffre par le précédent on obtient toujours le fameux nombre d'or qu'il calculera à 1,618.



Ce nombre représente depuis l'Antiquité la proportion idéale, celle d'une création harmonieuse et parfaite. Ainsi le retrouve-t-on dans la nature et les êtres vivants.

La taille d'un homme correspond à la distance de son nombril à ses pieds, multipliée par le chiffre, un ananas possède huit rangées d'écailles tournant en spirale vers la gauche qui répondent aux treize autres écailles tournant en spirale vers la droite, chiffres 8 et 13 chiffres de la suite. Beaucoup de fleurs possèdent un nombre de pétales correspondant à cette suite.

Le chiffre d'or fut utilisé pour la construction de la pyramide de Khéops, comme le temple de Louxor. Le sculpteur grec Phidias y aura recours pour le parthénon athénien.



C'est en son honneur que la lettre grecque phi lui sera attribuée.

Au moyen-âge le nombre d'or sera utilisé dans la construction de nombreuses églises et cathédrales, comme le portail de Chartres et les luthiers s'en servent pour fixer les dimensions de leurs instruments.

D'où ce nom de « chiffre d'or ».



Sur les chantiers médiévaux les ouvriers utilisaient des mesures se rapportant aux dimensions du corps humain. Le pouce représentait 2,5 cm, la paume qui faisait 3 pouces donnait 7,5 cm, l'écartement entre auriculaire et l'index, le palme, donnait la mesure de 12,5 cm, et l'empan entre le pouce et l'auriculaire 20 cm, le pied 32,5 cm. En France la dimension du pied proviendrait de celui de Charlemagne.

Beaucoup d'usagers ne sachant ni lire ni écrire, ces dimensions étaient reportées sur

une règle au moyen d'encoches. Celle-ci fut appelée « la pige » qui créera le verbe piger signifiant nous avons compris, ou bien mesuré les choses. Ainsi un journaliste qui rédige son article en respectant le nombre de signes précisés est un pigiste.

La plus petite mesure médiévale utilisée était « la ligne », correspondant à un peu plus de 2 mm et les bâtisseurs médiévaux dressèrent un tableau d'équivalence.

Ainsi 34 lignes formaient une paume, 55 une palme, 89 un empan, et 144 un pied. 34, 55, 89, 144 toujours la suite de Fibonacci et son chiffre d'or. Contrairement aux dires de certains Imans dont j'ai eu écho, le chiffre d'or n'est pas une découverte musulmane, car utilisé bien avant la venue de Mahomet dans les années 600, par les Egyptiens ou les peuples d'Amérique du Sud. Mais les arabes surent parfaitement utiliser les bonnes découvertes des autres pour se les approprier.



Nous rejoignons le parvis de l'église, face au syndicat d'initiative pour former deux groupes, chacun suivant sa guide pour la visite.

Celle-ci commence par un passage sur le pont pour bien distinguer l'église massive initiale du 13^{ème} et son extension le long de la rivière.

Le mur repose sur un soubassement de briques de plusieurs mètres d'épaisseur dont la partie basse se trouve immergée dans la rivière. On distingue en éléments de défense les deux échauguettes à créneaux.



Sous le toit on perçoit l'espace de défense sous la toiture qui servira de nombreuses années de grenier à foin pour la cité. Celle-ci fut construite dans un méandre de l'Arize et cette dernière devient actuellement offensive contre des maisons construites trop près.

Les maisons à colombage ou corondage (terme du midi), qui désigne l'utilisation de la brique et non du torchis entre les boiseries avaient un rez-de-chaussée destiné à des boutiques. Ces dernières s'ouvraient par des volets qui en se rabattant verticalement formaient des tables pour proposer la marchandise

aux chalands. D'où l'expression : « trier sur le volet. »



Les sculptures du portail d'entrée de l'église furent réalisées par le « maître de Rieux. » Ce sculpteur anonyme a eu une profusion d'œuvres dont on peut en apprécier une au Couvent des Cordeliers à Toulouse.

L'église a la particularité de posséder un chœur avec autel, se trouvant à gauche de l'entrée. Il s'agit de l'agencement initial ne possédant pas de transept et où l'entrée était à gauche. Ensuite l'église fut agrandie, face à l'entrée actuelle un chevet bénéficia d'un nouveau chœur. Doté d'un autel double il permettait

aux membres du Chapitre de l'évêché de suivre la messe, dans leurs stalles au bois sculpté, disposées dans l'arrondi du renforcement. Celles-ci constituent un mobilier liturgique réalisé par des spécialistes, les huchiers. L'autre face de l'autel servait à la messe pour les paroissiens. La partie droite fut prolongée jusqu'aux bâtiments de l'évêché, interdisant de reconduire l'ancienne entrée.

Un petit passage par le musée du « Papogay », cette fête remontant au moyen-âge et qui traditionnellement se déroule fin avril début mai pour le bonheur des archers jeunes et vieux de la cité, et membres de la confrérie. La fête fait l'objet de tentative de faire tomber le perroquet placé au sommet d'un haut poteau avec des flèches. Le gagnant devenant roi pour une année.



Enfin l'ancienne maison des seigneurs nous propose un instant de suspens avec l'insolite serrure refusant l'ouverture de la porte. Heureusement un méticuleux manipulateur du groupe réussira à synchroniser la clé et le bouton pour ouvrir l'étroite porte. Dans l'obscurité parfaite nous découvrons de plein pied deux salles de prisons avec leurs lourdes chaînes. Ce serait là que le faux Martin Guerre aurait été enfermé avant son jugement.



Le vrai Martin Daguerre, originaire d'Hendaye serait venu habiter avec sa famille à Artigat près de Rieux et le nom se serait occitanisé en Guerre. Accusé par son père de vol il abandonnera le village et sa famille.

L'étage, ancienne salle de réunion fut transformée en un théâtre qui dut fermer vu l'état des lieux. Dommage que des fondations ne puissent redonner vie à ce lieu classé.

Il ne restait plus qu'à rejoindre le bus pour un retour rapide et tranquille. Une bonne journée de passée.

En espérant ne pas vous ennuyer avec mon délire de mots,
je vous adresse mes vœux de bonnes fêtes à toutes et tous,
et à l'année prochaine !